

DAVID ALLIOT

Madame Céline



Tallandier

Madame Céline

Du même auteur

SUR LOUIS-FERDINAND CÉLINE

- Céline. La légende du siècle*, Infolio, 2006.
Céline à Meudon. Images intimes (1951-1961), Ramsay, 2006.
L’Affaire Louis-Ferdinand Céline. Les archives de l’ambassade de France à Copenhague (1945-1951), Horay, 2007.
Céline à Bezons (1940-1944), Éditions du Rocher, 2008 (avec Daniel Renard).
Céline au Danemark (1945-1951), Éditions du Rocher, 2008 (avec François Marchetti).
Céline. Idées reçues sur un auteur sulfureux, Le Cavalier bleu, 2011.
Louis-Ferdinand Céline en verve, Horay, 2011.
D’un Céline l’autre, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2011.
Madame Céline (dir.), Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2012.
Le Paris de Céline, Éditions Alexandrines, 2017.

SUR AIMÉ CÉSAIRE

- Aimé Césaire. Le nègre universel*, Infolio, 2008.
Le Tapuscrit du Cahier d’un retour au pays natal d’Aimé Césaire, Assemblée nationale, 2008.
« *Le communisme est à l’ordre du jour* ». *Aimé Césaire et le PCF, de l’engagement à la rupture (1935-1957)*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2012.

SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LA COLLABORATION

- Le Festin des loups. Collabos, profiteurs et opportunistes sous l’Occupation*, La librairie Vuibert, 2014.
Arletty. « Si mon cœur est français... », Tallandier, 2016.

(Suite à la page 431)

David Alliot

Madame Céline

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2094-8

*À vous, chère Lucette,
bien amicalement.*

*À Sergine Le Bannier,
qui m'a ouvert les portes de Meudon
et introduit dans le saint des saints.*

*Et à Guillaume Pecquet,
loin de nous tous...*

« Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante. »

Nietzsche

« La vie est un élan qu'il faut faire semblant d'y croire... Comme si de rien n'était... »

L.-F. Céline

« On peut dire ce qu'on veut sur Céline mais au moins, avec lui, on s'ennuyait jamais. »

Lucette Destouches



Jeudi 3 février 2011.

Un petit chemin défoncé ; des pavés disjoints qui disparaissent en partie dans un sol terreux ; une végétation abondante qui protège la demeure des bruits de la route en contrebas ; une grille couverte de rouille. J'actionne la sonnette. En vain, elle ne semble pas fonctionner. Une voiture garée devant le pavillon Louis-Philippe me signale la présence de Sergine Le Bannier. De cette maison, je ne connais que l'extérieur et ses légendes. Pour la première fois, je suis autorisé à entrer dans la bâtisse la plus célèbre de Meudon et présenter mes hommages à la gardienne du lieu. Ce n'est pas sans émotion que je franchis le portail, et commence l'ascension de la petite pente où de nombreuses personnalités m'ont précédé naguère. En haut du promontoire, une maison solidement campée sur ses fondations, une belle et vaste demeure, la dernière tanière de celui qui fut le plus grand écrivain français du xx^e siècle.

Depuis l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, Sergine Le Bannier m'aperçoit et me fait signe d'entrer par la droite du bâtiment. J'emprunte le chemin, et me trouve devant une porte bleue. Tout sourire, Sergine Le Bannier m'ouvre et m'invite à pénétrer dans la maison. Dans le vestibule, nous

nous saluons et échangeons quelques mots sur le froid, moins agressif par ce bel après-midi ensoleillé. Sergine Le Bannier m'incite à déposer mon manteau et à me mettre à l'aise. D'un geste aimable, elle m'invite également à passer dans le salon pour présenter mes respects à celle qu'elle appelle parfois « sa princesse ».

J'entre. La pièce est baignée par la douce lumière du soleil couchant. Une grande cage abrite un perroquet du Gabon qui ressemble à s'y méprendre à son lointain prédécesseur. Un chat se faufile entre mes jambes et se dirige vers sa maîtresse. Près de la fenêtre, assise dans un fauteuil et recouverte d'un plaid, une petite dame de presque quatre-vingt-dix-neuf printemps me dévisage. Malgré son grand âge et l'inclinaison de son siège, le port de tête reste altier. Son regard est pétillant, un sourire éclaire son visage. D'un geste aimable, elle répond à mon salut, et me tend sa main pour que je lui rende hommage. De sa voix fluette mais néanmoins assurée, elle m'indique une table basse sur laquelle je pourrai m'asseoir à côté d'elle.

Sergine Le Bannier se charge des présentations. J'ai beaucoup de mal à cacher mon émotion. Je profite de cet instant pour graver dans ma mémoire ce visage que je ne connais que par ouvrages interposés. Sa vie, je l'ai étudiée en même temps que celle de son illustre mari. La discussion s'engage rapidement. Mon hôte me parle de « Louis » comme s'il allait surgir du coin de la porte. Au fil des questions, elle évoque les longues années en sa compagnie. Je reste admiratif de sa vivacité d'esprit et de son sens de la répartie. Malgré son grand âge, ses souvenirs sont intacts et la vieille dame se souvient de tout. Ou presque. Ensemble, on évoque l'exode de juin 1940, le III^e Reich en débandade, les rigueurs de l'exil danois, les années à Meudon... Je réalise à cet instant mon immense privilège.

Cette personne est une illustre inconnue. De son mari, on sait presque tout. D'elle, presque rien. Si sa vie reste un mystère pour les biographes, son existence est un roman à lui tout seul.

MADAME CÉLINE

Une existence pas banale, qui a connu les nombreux soubresauts du xx^e siècle. Pour l'état civil, elle se nomme « Lucie ». Dans les romans de son mari, elle apparaît sous le nom de « Lili ». Ses amis la surnomment « Lucette ». Pour moi, et depuis plus de vingt ans, cette vieille dame dans son fauteuil, c'est « Madame Céline ».

Première partie
Mademoiselle Almansor

La danseuse et l'écrivain

Il y a deux façons de faire naître Lucette Almanson¹. La première, classique, est de commencer par la date de naissance, le 20 juillet 1912, dans un appartement de la rue Monge, en plein cœur du V^e arrondissement de la capitale. Nous y reviendrons. La seconde, plus hétérodoxe, est de la faire naître un soir de cette année 1936, lorsqu'elle croise un écrivain célèbre, qui va bouleverser son existence et la faire entrer de plain-pied dans la littérature.

La rencontre entre la jeune danseuse et Louis-Ferdinand Céline a probablement eu lieu à la fin du printemps ou au début de l'été 1936. Céline sortait de la rédaction de *Mort à crédit*, son deuxième roman, et la publication qui avait suivi avait été pour le moins mouvementée. Pour se détendre, l'écrivain se rendait régulièrement dans un studio de danse voir les danseuses s'entraîner. Situé dans le quartier de Pigalle, celui de Blanche d'Alessandri comptait quelques visiteurs prestigieux qui avaient le privilège de pouvoir assister aux cours, tout en restant discrets, histoire de ne pas déconcentrer les élèves.

*

La présence de Céline dans un studio de danse ne doit rien au hasard. Depuis toujours, l'écrivain est attiré par les danseuses, aussi bien par leur physique parfait et leurs fines jambes que

par la discipline, qui exige rigueur, travail et créativité. Déjà en 1916, lors de son séjour à Londres, Céline s'enivrait des danseuses de Soho, comme il l'écrira plus tard dans *Voyage au bout de la nuit* : « Des milliers de muscles agités et précis. » Pour Céline, le corps ne peut mentir : « Je n'ai jamais eu d'enthousiasme que pour la beauté des formes, la fluidité, la jeunesse, la grâce... Je donnerais tout Baudelaire pour une nageuse olympique²... » Elizabeth Craig, sa muse, son premier grand amour, la dédicataire de *Voyage au bout de la nuit*, en plus d'être rousse et d'avoir des « grâces infinies », correspondait parfaitement à ces critères³. Mais sentant qu'avec l'âge, son physique pâtitrait inévitablement, elle avait préféré quitter la France et son célèbre amant que de subir une douloureuse déchéance, synonyme de rupture. Depuis, c'est avec son ami le peintre montmartrois Eugène Paul dit « Gen Paul », toujours en quête de modèles pour ses peintures, que Céline fréquentait les studios de danse, comme l'a raconté l'artiste dans son style très personnel : « On fréquentait de la ballerine... Quoi ? On avait le sens de l'esthétique. Autant fréquenter des ballerines que des bonniches, quand même, c'est tout de même mieux. Ben moi, je les prenais comme modèles, puis lui, ben, il les massait, lui. Il avait assez le sens du beau. C'était des filles qui étaient placées, qui avaient des petites tronches mais qui étaient quand même mordues pour la danse⁴. » Lucette elle-même confirmera l'attrait de Céline pour les danseuses et leur plastique irréprochable : « On s'installait à la terrasse des cafés. Là, quand une femme passait, il lui donnait des points. Il regardait ses défauts, la notait de 0 à 10. Les danseuses allaient jusqu'à neuf. Les autres, pas plus de quatre⁵. » Dans tous les livres de Céline, on trouve une référence à la danse. Même *Bagatelles pour un massacre* – qui s'ouvre sur un ballet – n'y échappe pas. Pendant sa fuite en Allemagne et son exil danois, au plus profond désespoir, Céline n'oubliera pas la danse et les danseuses, et écrira à leur sujet des pages merveilleuses dans *Féerie pour une autre fois* :

« ... les danseuses, les vraies, les nées, elles sont faites d'ondes pour ainsi dire !... pas que des chairs, roseurs, pirouettes !... leurs bras, leurs doigts... vous comprenez !... C'est utile dans les heures atroces... hors des mots alors ! plus de mots ! les mains seulement ! les doigts... un geste, une grâce... c'est tout La fleur de l'être... Vous battez du cœur, vous revivez !... » Et que dire de sa volumineuse correspondance, où la danse est omniprésente : « Des cuisses, encore des cuisses. C'est mon seul plaisir. L'Humanité ne sera sauvée que par l'amour des cuisses. Tout le reste n'est que haine et ennui⁶ » ? Tout est dit.

*

Cet étrange visiteur ne passe pas inaperçu dans le studio, comme le raconte Serge Perrault, un ami de Lucette, lui aussi élève de Blanche d'Alessandri : « Depuis un moment, il est arrivé pour assister au cours. Il le suit avec beaucoup d'attention et par des petits mouvements de tête, très respectueusement, acquiesce sans les commenter, aux remarques de madame le professeur. Je ne sais pas encore qu'il est là pour voir Lucette au travail. Lucette Almanzor ! Je la connais un peu depuis que je fréquente le cours. C'est une belle et authentique danseuse : souple, expressive, musicale. La grâce quoi ! Dans les cours : espèce assez rare. Moi qui ai du mal à tenir la distance, je suis plein d'admiration pour sa formidable résistance. Une autre résistance me paraît tout aussi remarquable, c'est celle de ce Monsieur compatissant qui assiste, depuis plus de deux heures, avec une inlassable attention, à nos souffrances : des exercices exténuants, cent fois recommencés, sans cesse corrigés, et sans aucune aménité par l'impitoyable Blanche d'Alessandri-Valdine [...]. Aux vestiaires, je veux savoir qui est cet homme. Je n'ai jamais ressenti si fortement une présence, vu un visage, un regard qui expriment intensément l'intelligence⁷. »

Si Serge Perrault avait remarqué la présence de Céline dans le studio de danse, la jeune Lucette n'était pas insensible non

plus à cet étrange visiteur : « Je le regardais comme un être extraordinaire que l'on voit, qui ne parle pas, mais qui est là. Il était triste et absent. Tristement absent. On avait évidemment envie de savoir ce qu'il voulait, il avait l'air si malheureux. Je crois aussi qu'il était très fatigué. Il venait de faire *Mort à crédit*. Il avait l'air désabusé. Il ne cherchait même pas beaucoup le contact⁸. » Dans un autre témoignage, elle raconte l'arrivée de Céline au studio de Blanche d'Alessandri : « Dans un coin du studio, il s'asseyait, se faisait immobile. Il avait de l'admiration pour le travail. Avant de me rencontrer, la danse pour Louis, c'était les danseuses de revue, de cabaret, la Goulue. Il était comme son père avec les écuyères. Pour eux, c'était un simple divertissement et les danseuses, un amusement. Mais le travail, il le respectait. Je lui ai fait comprendre celui de la danse classique⁹. » La relation entre les amants va démarrer en douceur. Mais pour Lucette, c'est sa situation financière qui est délicate en cette année 1936. Après sa démission de l'Opéra-Comique et depuis son retour de sa tournée à l'étranger, il lui faut retrouver une situation : « Je n'avais pas assez d'argent pour payer régulièrement mes leçons, alors Louis, discrètement, déposait un billet pour moi en s'en allant. Pour les jouer, ma mère me volait les premiers cachets que je touchais. De la même façon par la suite quand j'ai commencé à voir Louis, elle me dérobaient l'argent qu'il me donnait pour aller le rejoindre chez lui, rue Lepic, en taxi¹⁰. » Finalement, c'est l'écrivain qui fait le premier pas : « Il m'a un peu parlé, il m'a invitée. Moi, j'étais très timide. J'ai dit non, je voulais pas. Et finalement, un jour, je suis sortie avec lui. On est rentré comme cela l'un dans l'autre sans s'en rendre compte. C'était comme naturel¹¹. » Rapidement, les rencontres s'enchaînent : « Il me donnait rendez-vous au Luxembourg, il ne parlait pas, il cherchait ma force¹². » Mais côtoyer Céline au quotidien n'est pas toujours chose facile. La jeune danseuse doit s'adapter au rythme un peu particulier de son nouveau compagnon qui ne

Du même auteur (suite)

OUVRAGES ÉCRITS EN COLLABORATION

Collectif, *La Tortue d'Eschyle et autres morts stupides de l'histoire*, Les Arènes, 2012.

Avec Philippe Druillet, *Delirium. Autoportrait*, Les Arènes, 2014.

Avec Philippe Charlier, *Quand la science explore l'histoire*, Tallandier, 2014 ; coll. « Texto », 2016.

AUTRES OUVRAGES

Chier dans le cassetin aux apostrophes et autres trésors du vert langage des enfants de Gutenberg, Horay, 2004.

Révolutionnaires en verve, Horay, 2005.

Lénine en verve, Horay, 2005 (avec Pierre Durand).

Le Guide des librairies spécialisées de Paris et banlieue, Horay, 2005.

Larlépem-vous louchébem ? L'argot des bouchers, Horay, 2009.

Voltaire en verve, Horay, 2012.

Perles de librairies, Horay, 2012.

Habemus papam. Histoire insolite et anecdotique de la papauté, Horay, 2013.

FICTION

Rouge est la sciure, centre Vendôme pour les arts plastiques, 2012 (illustrations de Dominique Le Tricoteur).